

## « Torgnon »

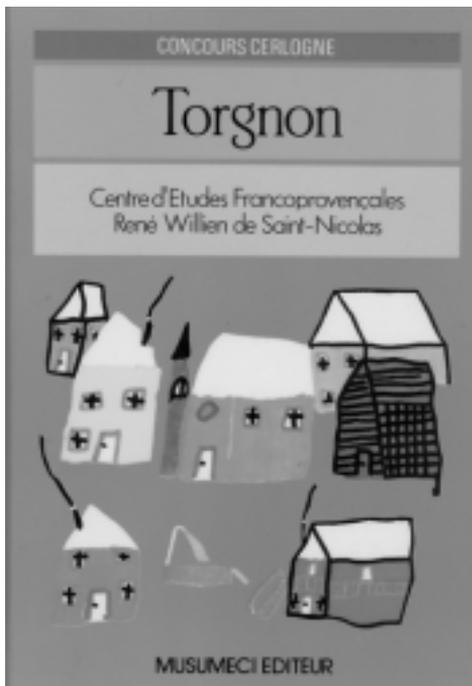
Centre d'Études Francoprovençales

Chaque année, depuis plus de vingt ans, les concours Cerlogne, dus à l'initiative du regretté René Willien, apportent sur un thème choisi au préalable (« du berceau à la tombe », « la maison », « la forêt »...) leur moisson de documents ethnographiques et dialectaux recueillis par élèves et enseignants de la Vallée d'Aoste. Le Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas a déjà publié deux de ces monographies collectives, consacrées l'une au baptême, l'autre au mariage. Avec *Torgnon*, nous partons à la décou-

verte d'un village de montagne valdôtain, non sous la forme d'une traditionnelle monographie érudite, mais en explorant en compagnie des enfants la mémoire collective, et en parcourant avec eux le territoire communal à la recherche des vestiges du passé comme des richesses du présent, selon une démarche très vivante.

L'ouvrage, dont les textes patois ont été rédigés par les écoliers et leurs instituteurs, puis traduits par Erica Pezzoli et revus par Rose-Claire Schüle, comprend deux parties. La première, « Notre Pays », situe le village dans son environnement montagnard, retrace les grandes étapes de son histoire, évoque les activités d'hier et d'aujourd'hui. La seconde, « L'alpage », constitue une recherche très approfondie sur le domaine pastoral. Ce domaine fut certes un élément fondamental de l'économie alpine traditionnelle, mais aussi un lieu privilégié de la vie communautaire où se forgèrent des sentiments de solidarité et de responsabilité vis-à-vis de la collectivité; ceux-ci se perpétuent sous d'autres formes de nos jours - comme le rappelle Rose-Claire Schüle dans ses « Considérations ethnologiques » données en introduction.

Situé en Valtournenche, le territoire de Torgnon s'étage en terrasses exposées à l'adret, sur une surface de 4230 hectares, entre 900 m et 3320 m d'altitude (à la pointe Tsan), avec une zone d'alpages qui s'étend de 1800 à 2500 m environ. Le climat est évoqué au travers de dictons et proverbes météorologiques, très répandus pour la plupart, ce qui ne les empêche pas d'avoir des accents très locaux,



comme celui qui se réfère au *tsapé*, chapeau nuageux sur le Cervin. L'étude hydrographique, particulièrement celle du réseau d'irrigation aménagé par l'homme, s'appuie sur des documents d'archives concernant la répartition et la réglementation de l'eau des *rus* (canaux d'irrigation<sup>1</sup>)

À ce propos, il aurait été intéressant de pouvoir situer ce réseau complexe - de même que celui des routes et chemins de montagne - sur une carte plus détaillée et plus précise que ne l'est celle, d'ailleurs très suggestive, des hameaux et des montagnes d'alpage (p. 10-11). La flore et la faune locales sont présentées sous forme de tableaux illustrés de dessins. Vient ensuite l'inventaire toponymique des hameaux et de leurs lieux-dits, des forêts et des alpages : au total près de 800 toponymes et microtoponymes avec leur prononciation dialectale, contribution bienvenue à la vaste enquête toponymique entreprise en Vallée d'Aoste depuis 1987. L'exploitation de mines et de carrières, qui s'est poursuivie jusqu'à une date récente, est l'occasion pour d'anciens mineurs de s'exprimer sur leurs conditions de vie et les risques inhérents à leur métier.

Un chapitre prend en compte l'évolution culturelle du village depuis l'institution de ses écoles, qui semblent avoir été un souci constant de la communauté dès les années 1700. L'arrivée du tourisme après 1960 a transformé les données d'une économie montagnarde, encore largement tributaire d'une agriculture qui tente aujourd'hui de s'adapter aux conditions nouvelles de l'« agro-tourisme ». Ces transformations récentes, liées à l'afflux touristique, sont l'occasion pour les habitants de s'interroger sur leur capacité à maîtriser le développement de leur village et à maintenir leur identité sans rompre avec leurs racines.

L'enracinement de la communauté de Torgnon est justement présent à chaque page de la seconde partie du livre consacrée aux alpages. Le recours aux archives, qui remontent à la fin du Moyen Âge, permet de déceler les anciens droits de *dépaissance* (d'usage des pâturages). Ceux-ci se sont plus tard confondus avec des droits de propriété, suite à la construction sur l'alpage d'étables pour le bétail, entreprise par des particuliers bénéficiant d'une certaine fortune. Les alpages, devenus privés pour la plupart, sont l'objet au cours des siècles de nombreuses transactions notariées, ventes et surtout locations, puisqu'ils sont rarement exploités par les propriétaires eux-mêmes. Autre trace laissée dans les archives, les épizooties qui décimèrent les troupeaux aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et furent parfois à l'origine de l'édification de chapelles de montagne, comme celle de Fossemagne dédiée à Sainte Anne : le 26 juillet s'y déroulait la fête votive, dont le clou était le combat des "reines à cornes". Les archives paroissiales font aussi état de la rituelle bénédiction des alpages en juin que se devait d'effectuer le curé, moyennant le paiement de la *prémice* (une pièce du fromage appelé "fontine").

Ces précieuses sources historiques éclairent bien des aspects de l'exploitation pastorale décrite sous le titre « Alpages, vie et travaux ». Le mode d'occupation

de l'espace alpin en vigueur à Torgnon rappelle par certains traits celui des "grandes montagnes" du Beaufortain: au cours de l'inalpage qui dure environ trois mois, de la Saint-Bernard (15 juin) à la Saint-Michel (29 septembre), des troupeaux de 50 à 100 bêtes "remuent" de l'alpage principal, le "pied", jusqu'aux "tramails" situés plus haut. Le "montagnard", souvent locataire de l'alpage et soumis à un bail, peut inalper des vaches étrangères à la vallée et passer des contrats avec les "vachers", propriétaires des vaches laitières, contrats basés sur la pesée du lait le jour de la Saint-Pierre (29 juin). Comme sur les "grandes montagnes" du massif du Mont-Blanc - et à la différence de celles de la Tarentaise et du Beaufortain -, existent partout des étables pour le bétail. Les bergers, les *arpians*, y passent la nuit dans le *dor*, aménagé sous le toit, quand ils n'ont pas assez de place dans la construction annexe qui sert de fromagerie. Le personnel requis pour le fonctionnement de l'alpage est en effet nombreux : ce sont essentiellement des hommes et des enfants, chacun ayant une tâche déterminée comme c'est souvent le cas dans les "grandes montagnes". Signalons les désignations plus particulières à la vallée d'Aoste : *l'évioï* ; chargé de l'entretien des rus, fonction qui se confond parfois avec celle du valet d'alpage, le *seudjé* ; le *tchit*, petit berger, qui a la tâche de couler le lait et d'accompagner les autres bergers aux pâturages ; les *lappa-bôra* (« lèche écume du lait »), petits enfants qui passent l'été à l'alpage en compagnie de leur pères ; le *saleur*, chargé de l'entretien, de la garde et du transport du fromage jusqu'à la cave au moyen de l'*ijé*, l'oiseau à fromage.



Torgnon. Petit chalet d'alpage à Chantorné

Des précisions nous sont apportées sur la répartition de l’herbage entre vaches laitières, génisses, moutons et chèvres: pour les “repas” des vaches on distingue même le “dîner” du matin au “pâquier”, pâturage naturel assez éloigné de la maison d’alpage, et le “souper” au “pré”, qui peut être irrigué. On connaît encore un emplacement réservé au rassemblement du troupeau le jour de l’inalpage, le *plan de l’arpa*, ainsi que le *tsalé*, qui ne s’identifie pas ici au chalet d’alpage mais représente une prairie grasse à proximité. Citons aussi l’abondante terminologie concernant les qualités des vaches, leur comportement, leur nourriture, la traite et les travaux d’entretien de l’alpage. Des photos anciennes ou récentes illustrent la description détaillée de la fabrication de la “fontine”», de la “brèche”<sup>2</sup> du sérac ou du beurre, tandis que de nombreux dessins renvoient aux ustensiles employés pour le travail du lait. Les précautions à prendre lors de la fabrication, notamment autour du chaudron, tout à fait justifiables du point de vue pratique, ne sont pourtant pas sans relation avec les récits liés aux jeteurs de sorts et aux malédictions sur l’alpage, qui sont évoqués à la fin de l’ouvrage.<sup>3</sup>

Les récits de vie des montagnards qui terminent cette étude évoquent aussi bien la permanence de la vie pastorale traditionnelle que les évolutions en cours, vécues par ces bergers dont certains sont toujours en activité. Chacun apporte un complément d’information, un éclairage particulier sur son métier, sur la vie quotidienne et l’exploitation de l’alpage: amélioration graduelle de la nourriture, fondation du consortium et de la coopérative qui ont facilité la commercialisation de la fontine, souvenirs de la fête de saint Grat<sup>4</sup>, avec la visite des “vachers” sur l’alpage...

Dans bien des témoignages perce la valeur symbolique de la “montagne”. Pour le petit pâtre elle représente la séparation du milieu familial, l’entrée dans un monde du travail, particulièrement rude, où il doit peu à peu affirmer sa personnalité. Pour les bergers, c’est la liberté des grands espaces mais aussi les peurs séculaires de la sécheresse, du mauvais temps, des vaches qui “dérochent” en prenant la *breunlo*<sup>5</sup>.

Malgré ses qualités, la traduction française ne peut restituer toutes les nuances syntaxiques et les images contenues dans ces récits. La simple question : *i va bien de té pè faè lo tor ?*, pour « faut-il beaucoup de temps pour soigner les fontines ? » (p. 189), traduite littéralement : « ça va beaucoup de temps pour faire le tour ? » nécessiterait l’explication de l’expression “faire le tour”. Et comment rendre la saveur de l’expression suivante (p. 195) : *E-a t’-é-té pouë bon a portà de pedze ?* (« maintenant, serais-tu capable de t’enfuir ? » littéralement : es-tu maintenant bon à apporter de la poix ? »<sup>6</sup>), question posée au petit berger qui se rend pour la première fois à l’alpage et expression appliquée à ceux qui désertent leur travail en cours de saison ?

Que ces remarques soient une invitation au lecteur - même s'il n'est pas familier des patois francoprovençaux - à découvrir et à savourer dans le texte original cette belle monographie sur Torgnon et ses alpages.

**Hubert Bessat**

*Tiré du Monde Alpin et Rhodanien n° 4- 1991*

## NOTES

<sup>1</sup> Cf. G. Grimod et P. Lexert, J.-A. Voulaz, « Aperçus sur les *rus* valdôtains », *Le Monde alpin et rhodanien*, n° 4, 1985, *Usages et images de l'eau*, pp. 121-133.

<sup>2</sup> La "brèche" c'est « l'écume qui se forme sur le petit-lait prêt à bouillir » (p. 161) ; à Torgnon on s'en sert pour faire le beurre de brèches.

<sup>3</sup> Des interdits comme « toucher à la chaudière quand le lait caille » ou « apporter à la maison des fleurs de rhododendrons, des nigritelles » sont directement liés aux récits relatifs à la "brèche" et au beurre qui ne réussissent plus depuis qu'un mendiant éconduit a effleuré le chaudron ou qu'un voisin malveillant a jeté un sort sur le « fruitier ».

<sup>4</sup> Saint Grat (fête le 7 septembre), évêque d'Aoste, est un saint très populaire dans la Vallée. Comme saint Antoine et saint Guérin, c'est un protecteur attitré des troupeaux (cf. Van Gennep, *Culte populaire des saints en Savoie*, Paris, Maisonneuve, 1973, p. 23.)

<sup>5</sup> Prendre le breunlo : « sans causes apparentes, à un moment donné les vaches ne suivent plus le berger et s'adonnent à une fuite précipitée » (p. 200). Cela arrive aussi par temps de grêle ou de neige (en Savoie on dit alors que les vaches « vont contre le mauvais temps », vont dans sa direction).

<sup>6</sup> Cf aussi le terme *pedzolä*, au sens de « se sauver, s'enfuir », et l'expression du français populaire « porter la poisse », sémantiquement différente mais tout autant péjorative.